

Bulletin d'histoire politique

L'impulsion outre-Atlantique de la sociologie lavalloise : le bagage franco-belge de Georges-Henri Lévesque (1930-1955)

Jules Racine



Volume 20, numéro 1, automne 2011

50 ans d'échanges culturels France-Québec 1910-1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055967ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055967ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, J. (2011). L'impulsion outre-Atlantique de la sociologie lavalloise : le bagage franco-belge de Georges-Henri Lévesque (1930-1955). *Bulletin d'histoire politique*, 20(1), 113–125. <https://doi.org/10.7202/1055967ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'impulsion outre-Atlantique de la sociologie lavalloise: le bagage franco-belge de Georges-Henri Lévesque (1930-1955)

JULES RACINE
Département d'histoire
Université Laval

Le 16 août 1930, un bateau quitte le port de l'Anse-aux-Foulons en direction de Cherbourg. À son bord, un prêtre dominicain de 27 ans: le père Georges-Henri Lévesque, futur fondateur de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. Envoyé par ses supérieurs à l'École des sciences sociales et politiques de l'Université catholique de Lille, le disciple de saint Dominique doit y acquérir un diplôme équivalent au doctorat et ainsi devenir le premier sociologue dominicain de l'histoire canadienne¹. Au Nord-Pas-de-Calais, il est prévu qu'il se place sous le tutorat du père Thomas Delos, qui agira à titre de directeur d'études. Auparavant, le jeune père Lévesque doit séjourner quelques semaines en Wallonie, où il est attendu par un autre confrère influent: le père Ceslas Rutten. Son voyage durera deux ans. Deux ans durant lesquels il doublera sa formation universitaire d'expériences pratiques en fréquentant les différentes initiatives du catholicisme social en France et en Belgique.

Cette incursion outre-Atlantique a profondément marqué le père Lévesque, comme en font foi ses retours réflexifs sur sa carrière². L'historiographie n'a toutefois accordé aucune attention soutenue à ce séjour initiatique. De Marcel Fournier qui, dans une perspective bourdieusienne et lexicométrique, calculait *l'influence de la sociologie française au Québec*³ dans les notes de bas de page de la revue *Recherches sociographiques*, jusqu'à Jean-Philippe Warren qui a consacré une part non négligeable de sa thèse à cerner la trajectoire intellectuelle de la sociologie lavalloise⁴, en passant par Nicole Gagnon⁵ ou Yvan Lamonde⁶, tous les chercheurs qui se sont attachés à l'itinéraire de Georges-Henri Lévesque reconnaissent bien l'importance de ce périple dans la formation de sa pensée, sans toutefois pousser l'analyse au-delà de ce constat. Et pour cause. D'une part, là n'était pas

leur intention. D'autre part, l'écho d'une formation scolaire, toute marquante fut-elle, se fait souvent entendre bien faiblement dans l'œuvre de l'ancien élève devenu maître, ce qui rend le travail de l'historien des idées ardu et délicat.

En effet, démêler les fils diaphanes et ténus de la généalogie intellectuelle n'est pas tâche facile. La connaissance historique étant, comme l'a bien relevé Carlo Ginzburg⁷, une connaissance par traces, à défaut de marqueurs d'influences explicites (références bibliographiques, identification à un courant par l'auteur lui-même, etc.) le chercheur doit demeurer attentif aux indices de parenté idéale laissés, épars et diffus, dans l'œuvre du sujet. Généticien des idées, l'historien doit, en somme, faire le tri dans le bagage conceptuel du penseur étudié; départager ce qu'il tient du père et de la mère spirituels. Trop souvent, le chercheur s'empresse de jeter un pont entre les idées du maître et celles de l'élève avec pour seule explication que l'un et l'autre se sont fréquentés, ne serait-ce que passagèrement. On a dit par exemple de Léon Gérin qu'ayant reçu d'Edmond Demolins, disciple de Frédéric Le Play, sa formation sociologique lors d'un séjour à Paris, il fut le premier sociologue leplaysien du Canada français. Mais que sait-on vraiment de ce voyage qui, tout compte fait, ne dura qu'environ six mois?

Les historiens qui s'attachent à la transmission des idées se contentent souvent de ce que le maître a enseigné pour conclure à ce que l'élève a forcément appris. Ils omettent alors d'interroger la trajectoire intellectuelle de l'élève avec le questionnaire du maître supposé pour vérifier eux-mêmes les acquis de cette formation. Tel est le reproche que l'on pourrait adresser aux chercheurs qui ont constaté, avec Georges-Henri Lévesque lui-même, l'importance de son séjour franco-belge dans le réseau de ses influences idéologiques. Afin de dépasser ce simple constat, le présent article voudrait amorcer une réflexion sur ce que le sociologue dominicain a rapporté de son initiation européenne aux sciences sociales et à la vie intellectuelle en général.

Il serait présomptueux de prétendre détenir la clé d'une interprétation fine des acquis sociologiques de Georges-Henri Lévesque en France et en Belgique. Faute de notes de cours et de travaux scolaires, les sources disponibles à cet égard dans le fonds Georges-Henri Lévesque, situé au service des archives de l'Université Laval (AUL, fonds P151) ne fournissent pas au chercheur les moyens de telles ambitions. Néanmoins, il est possible de tracer à grands traits les contours du bagage franco-belge de Georges-Henri Lévesque dans la personnalité intellectuelle qu'il définit dès son retour au pays.

Suivant l'intuition de J.-P. Warren selon laquelle « l'influence déterminante sur sa carrière de sociologue, Lévesque la doit [...] moins à des livres savants qu'à des hommes »⁸, nous retiendrons l'hypothèse selon laquelle

des hommes, davantage que des courants théoriques, ont orienté le parcours intellectuel de Georges-Henri Lévesque. Ainsi, nous postulerons que la portion belge de son séjour, dominée par la figure d'apôtre social que représentait le père Rutten, a inspiré, peut-être plus que la part française, l'intellectuel que deviendra le père Lévesque. Quant au cursus qu'il a suivi à Lille, ses échos résonnèrent dans les cours et dans la mission conférée à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval.

Pour comprendre la leçon qu'a retenue le jeune Lévesque de son séjour franco-belge, nous devons d'abord évoquer le contexte de ce voyage d'études et identifier les principales lignes de force qui se dégagent de la formation qu'il a reçue entre la Wallonie et le Nord de la France. Nous pourrions ainsi saisir comment ces principes directeurs ont aiguillé sa trajectoire intellectuelle dans un Canada français en pleine crise économique et dans quelle mesure la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, sous le décanat du père Lévesque, reproduisit le programme disciplinaire de sa parente lilloise.

L'amicale transatlantique des sociologues catholiques

Lorsqu'il accoste les rives de la Normandie, Georges-Henri Lévesque n'est assurément pas le premier, ni le dernier jeune apprenti sociologue à venir chercher en France des connaissances encore parcelaires ou inexistantes au Canada français. Avant lui, Émile Chartier, Léon Gérin, Edmond de Nevers, pour n'en nommer que trois, ont tous séjourné quelque temps à Paris. Au début du *xx^e* siècle, l'Europe représentait une terre sainte pour les érudits du Nouveau monde. Lieu de culte, le Vieux continent était une aire de passage au sens fort du terme: les savants y étaient initiés aux connaissances les plus avancées par les plus grandes instances académiques de la culture occidentale. On en revenait auréolé du prestige de celui qui a foulé l'horizon du sacré et de l'inaccessible. La France, plus particulièrement, apparaissait aux Canadiens français comme un centre culturel incontournable ainsi qu'en témoigne le père Lévesque dans ses *Souvenances*:

[...] dans les années 30, quand je fus envoyé à Lille, nous ne savions à peu près rien du bouillonnement des milieux universitaires américains et des centres culturels canadiens-anglais, même ceux du Québec. Confessons aussi que nous n'avions guère confiance qu'à l'Europe, surtout aux pays où la langue nous imposait le minimum d'efforts⁹.

La venue du jeune dominicain en France s'inscrit donc dans une tradition d'échanges, de transfert des savoirs sociologiques entre la métropole culturelle et son ancienne colonie nord-américaine.

Or à la différence de la plupart de ses prédécesseurs, lorsqu'il débarque sur les côtes françaises, Lévesque ne prend pas la route de Paris. Il

n'ira pas fréquenter les salons de la Ville lumière, ni puiser son savoir à la source plusieurs fois séculaire de la Sorbonne. Sa formation en sciences sociales, il ira l'acquérir, comme l'ont décidé ses supérieurs, à l'École des sciences sociales et politiques de l'Université catholique de Lille, une ville industrielle du Nord-Pas-de-Calais. Cet itinéraire s'explique par l'existence d'un réseau d'amitiés catholiques déjà bien implanté avant les années 1930. En 1917, ce même canal avait permis le passage au Canada d'Eugène Duthoit, directeur de l'École des sciences sociales de Lille¹⁰. Deux ans auparavant, en 1915, le père Ceslas Rutten était lui aussi venu entretenir les organisations ouvrières, les cercles féminins et le clergé diocésain des principes du catholicisme social. Tous deux dominicains, ces acteurs influents du catholicisme social en France et en Belgique entretenaient des liens d'amitié avec les supérieurs de la province dominicaine du Canada. Déjà en 1907, Arthur Robert, le prédécesseur de Lévesque à l'École des sciences sociales de l'Université Laval, avait obtenu un diplôme en sciences sociales à l'Université catholique de Louvain, où enseignait Rutten. Quelque vingt ans après lui, Gustave Lamarche reviendra lui aussi au Canada diplômé de cette institution. On ne peut donc pas se surprendre de la destination que choisissent pour lui ses supérieurs lorsqu'au printemps 1930, Georges-Henri Lévesque évoque le souhait d'étudier les sciences sociales. D'autant que le Nord de la France, par son caractère industriel et sa proximité avec la Belgique, foyer du catholicisme social européen, fournit toute la matière d'étude nécessaire à un jeune prêtre désireux d'œuvrer au relèvement d'une société canadienne-française en péril¹¹.

En péril, car au moment où le jeune père Lévesque arrive à Lille, la Crise économique de 1929 a déjà révélé au monde entier la faillite du libéralisme économique à assurer de façon immanente la prospérité, l'ordre et la paix. Menaçant de combler le *vacuum* provoqué par l'effondrement du système capitaliste, la présence communiste en Occident a décidé l'Église catholique romaine à intervenir dans le domaine social pour offrir aux travailleurs une troisième voie, une alternative à l'individualisme sauvage du système capitaliste et à l'étatisme autoritaire du socialisme russe. Pour commémorer les 40 ans de l'encyclique *Rerum Novarum*, émise en 1891 par Léon XIII, le pape Pie XI publie en 1931 une lettre intitulée *Quadragesimo Anno* qui renforce la position de Rome au sujet de la question sociale.

Confiants en la puissance réformatrice d'une sociologie guidée par le dogme catholique, les supérieurs dominicains de Lévesque, les pères Benoît Mailloux et Émile-Alphonse Langlais, envoient leur protégé acquérir une formation à deux volets. D'un côté, il développera, sous le bienveillant patronage du père Rutten, son sens de l'engagement social en participant à de multiples initiatives de l'Action catholique belge; de l'autre, il accumulera à Lille, sous la direction du père Thomas Delos, un bagage

théorique propre à asseoir l'enseignement auquel on le destine sur une connaissance générale du tronc disciplinaire commun aux sciences sociales. À l'Université, il suit des cours de droit naturel, de droit international, d'économie politique, d'économie comparée, de géographie sociale, de sociologie et de méthodologie¹². Pendant ses temps libres, il est initié par le père Rutten surtout, mais aussi par Eugène Duthoit, aux diverses manifestations du catholicisme social belge et français: Semaines sociales de France, Secrétariat social de Lille, Syndicats libres du Nord, Secrétariat des œuvres sociales de Belgique, Jeunesses ouvrières catholiques belges, Jeunesses étudiantes de Lille, sont autant d'organisations que le jeune prêtre épie de l'intérieur grâce aux entrées de ses maîtres.

Deux pans à sa formation, donc. Deux pans sur lesquels lui-même insiste dans ses mémoires, et qui se cristallisent dans les modèles d'intellectuels fournis par ses deux principaux mentors: l'action, d'une part, représentée par le père Rutten, et la pensée, d'autre part, incarnée par le père Delos. Si l'on voulait tracer nettement une démarcation, elle se situerait donc à la frontière franco-belge. En France, Georges-Henri Lévesque s'adonne à l'étude théorique de la question sociale. En Belgique, il assiste au changement social concret qu'entraînent les mouvements d'Action catholique. Le père Lévesque s'est toujours appliqué à représenter cette dualité comme deux faces d'une même médaille. Bien qu'il reconnaisse dans ses *Souvenances* avoir ressenti une sympathie plus spontanée pour le père Rutten, il accorde à ses deux maîtres la même importance dans la définition de son identité intellectuelle¹³. Cependant, un examen attentif donne à penser que de ces deux figures de l'intellectuel, il préférera le modèle belge du père Rutten au modèle français du père Delos. Son appréciation à chaud des organisations sociales auxquelles il est présenté de part et d'autre de la frontière saisit en un cliché la différence entre les approches belge et française du fait social, témoignant par la même occasion de la préférence qu'il accorde à la première. Dans une lettre datée du 3 janvier 1931 au père Langlais, provincial des dominicains à Ottawa, Lévesque affirme: «En Belgique, l'organisation sociale, la vie ne consistent pas dans les discours, mais dans l'action précise et forte. En France on croit avoir tout fait quand on a réuni un congrès et qu'on y a dépensé beaucoup d'éloquence.»¹⁴

Entre les deux axes de sa formation, l'inclination initiale du jeune père Lévesque semble donc plutôt pencher vers la Belgique que la France. Dans ses *Souvenances*, il érige d'ailleurs ses expériences belges en principe explicatif du reste de sa carrière: «Si vous les ignorez, impossible de comprendre le reste de ma vie. Souvenez-vous que lorsque je les ai entreprises, j'étais tout neuf, donc impressionnable devant la vie et devant l'étranger¹⁵.» Les modalités d'action sociales entreprises en Belgique ne revêtent que plus d'attrait à ses yeux, au regard de la formation universitaire qu'il

reçoit en France, trop éthérée pour répondre à ses aspirations. La correspondance qu'il échange avec ses supérieurs et sa famille durant sa première année à Lille traduit fort bien la déception et l'inconfort d'un jeune prêtre assoiffé d'apostolat social, qui se retrouve à son grand désarroi dans une école d'administration publique. Dès le 1^{er} janvier 1931, soit trois mois après son entrée à l'Université, il énonce son programme idéal, qu'il adosse à la formation qu'on l'oblige à suivre :

À la base de tout, je veux une éthique, une philosophie sociale très forte ; je veux aussi ce que j'appellerais une théologie sociale (données théologiques relatives aux questions sociales, droit public de l'Église, apologétique, encycliques). Je veux enfin une méthodologie d'action sociale catholique. DOMINICAIN, je n'ai pas à être le sociologue purement scientifique et le dissertateur indifférent. Si j'entre dans le domaine social, c'est pour y apporter les lumières de ma philosophie et de ma foi, les ressources et les forces de mon Église¹⁶.

Les cours de l'Université lilloise, donnés par des laïcs et même, « humiliations »¹⁷, par une femme, lui apparaissent trop théoriques, trop généraux, comme il s'en plaint au père Langlais, le 28 mai 1931 : « De plus en plus, je trouve de la difficulté à étudier pour la science pure, à rester dans l'abstrait, à m'astreindre à la rigueur scientifique, à promener mon âme à travers des concepts nus et secs. Ce n'est pas que je méprise ces choses, au contraire. Mais je dis que ces choses ne me prennent pas et que j'y suis assez malhabile »¹⁸. Pour compléter le sombre tableau qu'il brosse de son institution d'accueil, l'étudiant Lévesque dénonce, dans la même lettre, l'incurie du père Delos à son endroit et l'inadéquation de son profil d'universitaire avec la formation souhaitée. En effet, le mentor français ne semble pas revêtir, sous la plume du sociologue en formation, les atours du maître à penser, initiateur à l'enseignement duquel on se place volontiers pour le restant de sa carrière. Au contraire, l'impression qu'en donne Lévesque dans ses lettres, et qu'il gardera jusque dans ses *Souvenirs*, est celle du « scholar authentique »¹⁹ vivant sa vie d'académicien retranché des réalités sociales et bien davantage préoccupé par sa carrière que par le souci de mettre son savoir au service d'une quelconque réforme sociale.

Le P. Delos a bien peu de temps pour nous diriger. D'ailleurs je vous avoue que je n'ai pas une grande confiance à sa direction. C'est plutôt un juriste d'université qu'autre-chose [*sic*]. Il n'a jamais été mêlé aux mouvements et aux organisations pratiques de la classe ouvrière. Sa formation scholastique n'est pas aussi forte qu'on le croit. Il est plutôt tourné vers les sciences modernes et l'érudition. Il a même un petit mépris pour la scholastique que je n'aime pas. Au commencement il était plein de promesses et d'attentions, mais à présent tout cela a beaucoup diminué²⁰.

Désincarné, le programme lillois manque donc de ce réalisme social fondé sur des faits tirés d'enquêtes précises qui fait la force de l'action ouvrière

belge à laquelle le père Lévesque s'est initié l'été précédent. Le Canada français pourrait, écrit-il à ses supérieurs : « faire une belle cure en Belgique sur ce point. Là pas de chiffres à peu près, pas d'action sans but et règlements précis, mais du positif et du réalisme vrai »²¹. L'inimitié qu'il avoue ressentir à l'égard de Delos tranche avec l'élogieux portrait qu'il trace du père Rutten dans ses mémoires ainsi qu'avec l'évidente sympathie qui unit les deux hommes dans leur correspondance. Insatisfait de sa condition à Lille, il s'en confie à ses confrères français et au père Rutten avant de formuler franchement à ses supérieurs le souhait de se voir déménager d'institution pour aller parfaire son éducation sociale à Louvain²².

Une « méthodologie d'action sociale catholique », voilà, au fond, ce que collecte Georges-Henri Lévesque auprès des diverses associations ouvrières et étudiantes qu'il fréquente en Belgique. On retrouve dans ses papiers personnels de nombreuses pages de notes prises au sujet des structures organisationnelles de l'Action catholique spécialisée (nombre de membres, principales tâches, etc. On trouve aussi des formulaires d'enquêtes sur le salariat féminin, les valeurs religieuses et familiales, etc.). Cela montre bien qu'il était disposé à rapporter de son voyage bien plus qu'un bagage académique : un savoir-faire, un sens pratique de l'organisation sociale. Du savoir positif, certes, mais uniquement dans la mesure où le positif peut servir de socle à l'action normative.

Les débuts d'un entrepreneur social

Les gestes qu'il pose à son retour au pays, en 1932, attestent bien l'influence belge sur la personnalité intellectuelle du père Lévesque. Ce qu'il déballe de ses valises tient davantage de l'action sociale engagée que de la réflexion théorique. Le jeune diplômé saisit la première occasion d'enseignement qui lui est offerte par son ordre à Ottawa pour instituer un cercle d'études sociales intitulé *l'Atelier*. Ce regroupement a pour but « de former des citoyens chrétiens d'élite, capables de travailler, chacun à sa façon et selon ses moyens, à l'amélioration matérielle et spirituelle de la société »[□]. À en juger par la correspondance qu'il a conservée de ses années à la tête de ce petit groupe de jeunes adultes, l'expérience que tente le « retour d'Europe » auprès de ces étudiants volontaires sait bien attiser chez eux le feu réformiste, voire révolutionnaire, que plusieurs estiment nécessaire en ces temps de Crise. Certains d'entre eux, comme Hector Gauthier, machiniste de son état, qui écrit au père Lévesque en décembre 1938, étaient convaincus de participer là à la « Grande Révolution pacifique » du monde chrétien.

Nous n'avons plus le choix d'attendre, ce n'est plus le temps des palliatifs ni des emplâtres, il faut couper là où il y a à couper, a [*sic*] changer ce qu'il faut changer, le moral,

la mentalité, le vraie [sic] etc. Tout le monde le dit, ceux qui sont dans l'erreur comme le petit nombre qui sont dans la vérité. Nous sommes à un *tournant* de l'histoire. Oui! Mais nous serons ceux qu'il faut à ce tournant de route vers un avenir plus chrétien, fort, juste, le règne de la vitesse en vertu²⁴.

De 1932 à 1938, comme la plupart des jeunes intellectuels de l'entre-deux-guerres²⁵, Lévesque s'attache donc au relèvement moral de la société canadienne-française. Dans le catholicisme social réside, selon lui, la seule solution durable aux maux qui accablent l'économie. Tel est le sens de son action auprès des jeunes de l'*Atelier*, de ses nombreuses conférences et de son engagement auprès des Treize et de l'Action libérale nationale²⁶. En effet, hors de ses activités d'enseignement, à son retour au Québec, le père Lévesque consacre la plus grande part de son énergie intellectuelle à se prononcer sur les questions qui animent la société québécoise, notamment sur le programme de la CCF, sur la distinction à opérer entre action nationale et action catholique et sur les coopératives. Le jeune sociologue ne s'emploie donc pas à conduire des enquêtes sociographiques sur tel ou tel groupement social. Il prend plutôt position sur l'échiquier intellectuel grâce à un discours normatif caractéristique d'un champ disciplinaire, les sciences sociales, encore en processus d'autonomisation.

C'est assurément cette notoriété qui lui vaudra d'hériter de la direction de l'École des sciences sociales de l'Université Laval à la mort d'Arthur Robert, en 1938. Cette nomination procure enfin au père Lévesque un véritable levier pour mettre en pratique le conseil que lui donnait le père Rutten avant son départ d'Europe :

Mon cher, oublie tout ce que tu as vu ici! Pas les principes et les techniques que tu as appris, évidemment. Mais les modalités européennes de leur application. Peut-être peuvent-elles servir d'échantillons, de références. Mais au Nouveau Monde, au Canada et au Québec, il te faudra trouver celles qui conviendront le mieux à vos besoins particuliers²⁷.

Faire œuvre utile: la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval

Une lecture rapide pourrait laisser penser que la refonte de l'École lavalloise et sa constitution en Faculté cinq ans plus tard reproduisaient les schémas organisationnels et l'enseignement acquis par le père Lévesque à Lille. Il est vrai que le cursus qu'élabora le nouveau directeur et ses assistants duplique *grosso modo* la scolarité suivie par Lévesque en France. Sociologie, science économique, géographie humaine, droit civil, droit international, méthodologie, ces matières constituent le cœur du programme et assurent à l'élève une bonne connaissance générale, ce qui était aussi l'objectif de l'École lilloise²⁸. Et puis, le père Lévesque n'a-t-il pas fait appel, en 1940, à son ancien maître, le père Delos, pour prendre en mains

le cours de sociologie générale?²⁹ Or la mission que se donne l'institution lavalloise diffère quelque peu des orientations conférées à l'École de Lille, et sa clientèle cible aussi. Alors que l'École des sciences sociales de Lille visait à assurer une culture politique et sociale à de futurs fonctionnaires et hommes publics, la « petite » École du père Lévesque, elle, aspire à former des citoyens catholiques. Comme le clame le feuillet publicitaire de son dixième anniversaire, l'institution ne se propose d'autre but « que celui de servir. *Servir l'Église, la patrie et l'humanité* »³⁰. Au tronc de cours commun aux deux institutions viennent se greffer des cours à caractère historique, philosophique et moral, ainsi qu'une initiation aux techniques d'investigation sociale, ce qui distingue assez nettement l'École lavalloise de sa parente lilloise. En effet, le programme de l'École du père Duthoit avoue ne pas fournir à ses étudiants d'« initiation technique »³¹. Par contraste, à Laval, les étudiants peuvent essayer leur savoir-faire méthodologique au sein d'un *Centre de recherche sociale*, instauré dès 1938.

Amalgame des leçons tirées de ses expériences franco-belges, l'École que refonde Lévesque oriente donc son programme selon trois lignes de force: le positif (l'étude des faits sociaux) le normatif (l'assimilation de principes sociaux) et la méthodologie (l'apprentissage de techniques d'investigation sociale).

On peut globalement répartir le bagage franco-belge de Georges-Henri Lévesque sur deux niveaux d'application. Un premier jeu d'influences s'exerce principalement sur son identité d'intellectuel: le versant belge de son expérience européenne lui a fourni un idéal d'intellectuel engagé, d'entrepreneur social qu'il poursuivra toute son existence. De ses expériences sociales, il rapportera au Canada français un goût de l'action concrète, une envie de servir qui ne sera qu'exacerbée par la frustration souvent ressentie lors de son séjour face au savoir désincarné, éthéré qu'on lui prodiguait à Lille. Fortement impressionné par les expériences sociales vécues en France et surtout en Belgique, émule du père Rutten et des autres entrepreneurs d'action sociale qu'il a côtoyés, Georges-Henri Lévesque revient au pays convaincu de sa vocation d'intellectuel catholique mondain et déterminé à agir en conséquence. Cette personnalité se reflète d'ailleurs dans l'orientation épistémologique que le dominicain imprime à l'École des sciences sociales lorsqu'il en hérite, en 1938.

Adaptation du modèle lillois au Nouveau Monde, l'institution que refonde le père Lévesque à Québec reproduit la pluralité disciplinaire qui caractérise le cursus offert aux étudiants de l'Université catholique de Lille. En cela l'expérience proprement universitaire a bien servi l'étudiant devenu doyen. Toutefois, la Faculté du Cap Diamant se veut une école citoyenne, et non un lieu de formation professionnelle, contrairement à sa parente d'outre-mer. Elle aspire ouvertement à former des citoyens capables, à l'aide des outils d'investigation de la sociologie catholique,

de comprendre les maux de la société canadienne-française à la lumière des principes moraux de l'Église et d'y remédier en conformité avec ceux-ci. La réflexion qu'on y suscite est donc toute tournée vers le service à la société, vers l'action. En cela, on peut dire que la principale création institutionnelle du père Lévesque est une émanation de son bagage franco-belge.

Cette orientation se disputera à l'influence de la sociologie américaine dans les premières années de la Faculté. Celle-ci l'emportera finalement sur celle-là vers le milieu des années 1950, lorsque Falardeau prendra la tête du département de sociologie, imprimant à la discipline une rigueur scientifique et des objectifs rationnels et positifs qui ne peuvent s'accommoder de l'insistance normative de la morale catholique. Le dialogue entre la rigueur scientifique de la discipline sociologique et les impératifs moraux des encycliques sociales de l'Église avait été le combat de Georges-Henri Lévesque. Influencé par la figure de l'apôtre social de Ceslas Rutten et des intellectuels catholiques côtoyés durant son séjour en Europe, et très certainement encouragé par l'épiscopat québécois qui lui avait remis les rênes de l'École de sciences sociales et morales de Laval, il avait voulu une Faculté qui sache conjointre pensée et action sociale sous un même idéal de réforme catholique des tares morales d'une société canadienne-française menacée par le socialisme, sclérosée par l'individualisme et étouffant sous le poids excessif du libéralisme. Le père une fois évincé du décanat, la Faculté passerait désormais à une pratique scientifique qui, si elle n'abdiquait pas ses ambitions réformatrices, se détachait du cadre conceptuel théologique. Comme l'explique J.-P. Warren, l'École de Chicago à laquelle avait étudié Falardeau et dont certains éminents professeurs étaient venus enseigner à Laval auparavant « consommait une rupture avec l'apostolat social du *social gospel* »³².

Cependant, si la lumière que projetait l'expérience franco-belge de Georges-Henri Lévesque sur la Faculté s'affaiblit visiblement, force est de constater, par la popularité de la pensée française auprès des professeurs lavallois après 1960³³, que l'Hexagone demeure encore, et pour longtemps, un pôle d'influence pour la sociologie québécoise.

Notes et références

1. Georges-Henri Lévesque, *Souvenances, T. I, entretiens avec Simon Jutras*, Saint-Laurent, La Presse, 1983, p. 157.
2. Georges-Henri Lévesque, *Continuité et rupture: les sciences sociales au Québec*, Montréal, PUM, 1984, p. 309; Georges-Henri Lévesque, « Itinéraires sociologiques – Georges-Henri Lévesque, O. P. », *Recherches sociographiques*, vol. 15, n^{os} 2-3, 1974, p. 205-207 et Lévesque, *Souvenances, T. I, op. cit.*, p. 159-213.
3. Marcel Fournier, « De l'influence de la sociologie française du Québec », *Revue française de sociologie*, n^o 13, Supplément, 1972, p. 630-665.

4. Jean-Philippe Warren, *L'engagement sociologique: la tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Boréal, 2003, 440 p.
5. Nicole Gagnon, «Le département de sociologie», dans *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval*, Sainte-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1983, p. 75-131.
6. Yvan Lamonde, «La trame des relations entre la Belgique et le Québec (1830-1960): la primauté de la question sociale», dans Ginette Kurgan-Van Hentenryk (dir.), *La question sociale en Belgique et au Canada: XIX^e-XX^e siècles*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988, p. 173-183; Yvan Lamonde, «Le Père Georges-Henri Lévesque, un homme de la Crise (1933-1950)», dans Y. Lamonde (dir.), *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 275-292.
7. Carlo Ginzburg, «Traces: racines d'un paradigme incendiaire», dans Carlo Ginzburg (dir.), *Mythes, emblèmes, traces: morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989 (1986), p. 139-180.
8. Warren, *L'engagement sociologique, op. cit.*, p. 90.
9. Lévesque, *Souvenances, tome 1, op. cit.*, p. 324.
10. Dans une allocution impromptue prononcée au banquet de clôture de la Semaine sociale de Mulhouse, en 1931, le jeune Lévesque rappelle d'ailleurs cette venue à Eugène Duthoit lui-même, qui préside l'événement. Son témoignage illustre bien l'humilité des Canadiens français devant leur ancienne métropole, à cette époque. La France, éloignée et évoluée, apparaissait encore comme porteuse du savoir et le Canada français, ce rejeton oublié qui survécut jusqu'à l'âge de la maturité intellectuelle, comme l'apprenant qui, pour acquérir pleine conscience de son environnement, n'a d'autre choix que d'aller à la source du savoir s'en abreuver pour mieux revenir en sa terre inculte y déverser son apprentissage: «Il est bien vrai que je ne suis pas ici son délégué officiel, mais je sais bien que si mes compatriotes de là-bas me savaient présent parmi vous, ils me chargeraient spontanément de ce message: "Dites à nos amis des Semaines sociales de France et tout particulièrement à son cher président, monsieur Eugène Duthoit, dont nous nous rappelons fidèlement l'aimable visite, que nous leur offrons le témoignage de notre amitié, que nous formulons des souhaits fervents pour le plein succès de leurs travaux et que nous serons très heureux de nous éclairer à la lumière de leurs enseignements", Service des Archives de l'Université Laval (AUL), P151/C1.17. Nous soulignons.
11. Lévesque, «Itinéraires sociologiques – Georges-Henri Lévesque, O. P.», *loc. cit.*, p. 206.
12. AUL, P151/C/1.10.
13. Lévesque, *Souvenances, t. 1, op. cit.*, p. 186-187.
14. AUL, P151/C/1.10.
15. Lévesque, *Souvenances, t. 1, op. cit.*, p. 180.
16. AUL, P151/C/1.10.
17. AUL, P151/C/1.9.
18. AUL, P151/C/1.10.
19. Lévesque, *Souvenances, t. 1, op. cit.*, p. 185.

20. AUL, P151/C/1.10. Une lettre datée du 4 juin 1931 et destinée au père Mailloux montre bien que le temps n'a rien arrangé entre le père Lévesque et son supérieur lillois. L'élève continue de se plaindre du maître et de ses collègues: «D'ailleurs quand on voit le P. Delos se défaire tant qu'il peut de sa scolastique et de préoccupations morales dans ses études; quand on l'entend vous demander comme condition préalable pour faire de bonnes études selon son idéal "de se défaire de tous les vieux cadres scolastiques pour se laisser pénétrer par l'esprit scientifique moderne"... Il n'y a rien à faire avec un tel homme, et c'est le plus thomiste ici! ».
21. AUL, P151/C/1.10.
22. AUL, P151/C/1.10.
23. Comme l'explique son énoncé de mission, cette «formation consistera dans l'acquisition de connaissances religieuses, politiques, économiques, mais surtout dans le développement de la personnalité de chacun. Il s'agira bien moins de faire des savants que de former des hommes, des chrétiens équilibrés et puissants, soucieux et capables de vivre et de faire triompher leurs idées religieuses et sociales», AUL, P151/B/2.1
24. AUL, P151/B/2/2.1.
25. «Des solutions nouvelles sont recherchées au début des années trente avec le personnelisme, les mouvements de "troisième voie", etc... Dans l'ensemble, ces groupes partagent aussi la même conviction que la crise est d'abord dans l'homme et qu'une réforme de la société passe d'abord par une réforme morale. Contre le conformisme bourgeois, l'asservissement au système capitaliste et l'inadaptation de la démocratie libérale parlementaire, ces jeunes partent en guerre contre l'individualisme, le rationalisme scientiste et le matérialisme», Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois: formations et engagements (1919-1939)*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1996, p. 357.
26. Georges-Henri Lévesque fut au nombre des treize prêtres et moralistes convoqués par le père Joseph-Papin Archambault, s. j., de l'École sociale populaire le 19 mars 1933 afin de poser les principes d'une solution toute catholique à la crise économique qui fasse contrepoids aux remèdes proposés par le communisme qui menaçait de s'incarner politiquement dans le nouveau parti de la *Canadian Commonwealth Federation* et par le fascisme. De cette réunion ressortirent treize propositions de réformes sociales publiées dans un cahier de l'École sociale populaire en un programme intitulé «Pour la restauration sociale au Canada», Montréal, École sociale populaire, n° 232-233, juin 1933. Ces lignes directrices seront réactualisées peu de temps après pour former l'armature idéologique du programme politique de l'Action libérale nationale, parti politique dirigé par Paul Gouin. Une fois de plus, les conseils de Georges-Henri Lévesque seront sollicités dans cette entreprise. Lévesque, *Souvenances*, t. 1, op. cit., p. 222-229 et 275. Au sujet du programme de restauration sociale, on consultera Richard Arès, «Le Père Joseph-Pépin Archambault, S. J. et l'École sociale populaire. Témoignage», *RHAF*, vol. 35, n° 4, 1982, p. 573-575 et l'excellente étude de Gilles Routhier, «L'Ordre du monde. Capitalisme et communisme dans la doctrine de l'École sociale populaire, 1930-1936», *Recherches sociographiques*, vol. 22, n° 1, 1981, p. 7-47.

27. Lévesque, , *loc. cit.*, p. 207.
28. Lévesque, *Souvenances*, t. 1, *op. cit.*, p. 300-301. Jean-Charles Falardeau, «La faculté du Cap Diamant», dans *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval*, Sainte-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1983, p. 18.
29. Le père Delos donnera deux cours à l'École lavalloise dès janvier 1941.
30. «*Universitaire*, et donc marqué au signe du réalisme et de l'objectivité scientifiques; *catholique*, et donc fidèle aux principes de la sainte Église et comme elle universelle dans ses préoccupations apostoliques; *français*, et donc dévoué au rayonnement de la culture française; *et canadien*, c'est-à-dire soucieux du bien commun de notre province et de tout notre pays, l'enseignement de la Faculté des sciences sociales ne se propose d'autre but que celui de servir. *Servir l'Église, la patrie et l'humanité*», AUL, P151/C/2.2 Notons au passage qu'encore en 1948, la Faculté ne se propose pas de se mettre au service de la science ce qui est, on en conviendra, le premier devoir d'une discipline en processus d'autonomisation. Nullement autonome, le champ disciplinaire des sciences sociales à l'Université Laval se soumettait encore aux jugements, normes, au *nomos*, en somme, de champs qui lui étaient extérieurs: l'Église, l'humanisme français et la nation canadienne-française. Plus encore, il assumait totalement cette position de dépendance, allant même jusqu'à faire de cette dépendance son *leitmotiv*, son objectif.
31. Université Catholique de Lille, *École des sciences sociales et politiques: organisation et programme des cours*, Lille, Société anonyme d'imprimerie et éditions, 1929, p. 7. AUL, P151/C/1.13.
32. Warren, *L'engagement sociologique*, *op. cit.*, p. 381.
33. Fournier, , *loc. cit.*